L'ÉCHO DE LA PRESSE INTERNATIONALE

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ



Son premier cadeau de Noël

N° 38 du supplément
N° 342 du journal

26 Décembre 1915

Belgian War Press

NOËLS MIGNONS

IL LES AVAIT VUS!

Bébé souriait en dormant
Dans son lit bordé de courtines,
Tandis que tintaient les matines
En l'honneur du divin Enfant.

Il rêvait à Noël sans doute
Qui descend du ciel à minuit...
Quand il se fit un léger bruit,
Comme une robe qui froufroute.

— « Mais oui, l'enfant dort, c'est certain.
Chut, ici, le polichinelle,
Là, la collerette en dentelle,
Et là les jouets de parrain. »

L'huis se referme avec prudence
Sur le père et sur la maman
Et, seule, en la chambre d'enfant,
La veilleuse veille en silence.

Le lendemain, extasié,
L'enfant bénit cette richesse,
Puis, dit, d'un ton plein de finesse :
— « Maman, Noël est donc marié? »

PAPA ET MAMAN

Ils avaient, sous la cheminée,
Mis leurs souliers à boutons bleus.
Tout l'azur chantait dans leurs yeux,
Qui riaient leur quatrième année.
Elle était quelque peu l'aînée :
Ils avaient sept ans pour eux deux.

— « Jésus chéri, dit la fillette,
Sais-tu, ce qui me conviendrait
Depuis que je suis grandelette?
Eh bien! une berceaunette
Avec un bel enfant, un vrai!

Un enfant à la mine rose,
Qu'on maillotte dans un drap blanc,
Qui pleure, la nuit, quand on ose
L'embrasser tandis qu'il repose,
Et qui m'appellerait maman. »

— « Alors, dit le petit bonhomme,
Je voudrais, Jésus, qu'à minuit,
Tu m'apportes, pendant mon somme,
Un martinet... pour faire comme
Papa, quand je pleure la nuit. »

LA FAUTE DE MADELEINE

Bon Noël, je suis bien coupable.
J'ai mérité d'avoir le fouet,
Tantôt maman m'a dit à table :
« Pour toi, ma fille, aucun jouet! »

Cependant, lorsqu'on se confesse,
On peut obtenir son pardon :
L'abbé nous l'a dit à la messe,
Dimanche au cours de son sermon.

Donc, je confesse ma misère...
J'en suis confuse... Eh bien! voilà,
Tandis que sommeillait grand'mère,
Moi, j'ai pincé l'oreille au chat!

JEAN.

La manne aux petits papiers

FABLES DE GUERRE

Un étourneau volait très haut dans les airs, quand tout à coup un gros obus passa si près de lui, qu'il eut toutes les peines du monde à conserver son équilibre.

« Faut-il tout de même que je sois un animal important », dit l'oiseau, quand il se retrouva dans son nid avec sa famille, « pour que les hommes tirent sur moi avec de telles balles ».



Attaque bulgare contre des positions serbes sur la ligne de chemin de fer qui conduit de la frontière serbo-bulgare à Salonique.

Les renards se sont récemment réunis en Congrès.

« Il faut qu'à l'avenir, nous changions le mode de construction de nos maisons », dit l'un des plus vieux et peut-être le plus malin des renards. « Depuis que les hommes imitent notre architecture, notre vie n'est plus en sécurité. »

Et à l'unanimité des voix, ils décidèrent d'habiter désormais des maisons en briques et moëllons.

LE GARÇON DE BUREAU.

LA NORVÈGE

La Norvège est un pays étrange, plus encore, peut-être, pour les mœurs originales, frustes à la fois et singulièrement raffinées de ceux qui l'habitent, que pour la mélancolie troublante, énigmatique du ciel qui la domine et de la nature où elle vit. Depuis cinquante ans, en effet, s'est poursuivi au plus profond de cette nation neuve et toute verdoyante de jeunesse un lent et sourd, mais obstiné travail. L'antique esprit d'énergie désordonnée, de férocité, qui chante fièrement dans les vieilles Sagas, s'est insensiblement amolli aux



Enfants norvégiens dans la neige.

soumes plus doux du siècle, et les âmes aujourd'hui nouent dans une sorte de douceuse et féconde convalescence : ayant, en se transformant, perdu leur rudesse première, elles n'ont cependant rien sacrifié de leur originalité nationale et elles acceptent volontiers tout ce qui, venant du dehors, peut faire éclore et mûrir les qualités, qui, jadis, dormaient en elles comme en une terre inculte. Et c'est là sans doute une des raisons pour lesquelles un pays presque désert — peuplé d'à peine deux millions d'habitants, et où la vie sociale est à ce point restreinte qu'elle est presque nulle — eut, en un quart de siècle, le rare honneur de donner la vie à quatre vastes et vigoureux génies : Ibsen, le rude philosophe; Bjornson, le large poète; Stéphan Luraing, le puissant statuaire, et le souple, fort et délicat musicien Edward Grieg.

Dans une exquise nouvelle, une idylle digne de Théocrite, Bjornson raconte l'histoire du fils d'une pauvre et courageuse veuve, dont un mari ivrogne et noceur a fait la perte. Le sentiment profond qu'il a des dangers héréditaires et de la lutte incessante que se livrent en lui les principes également puissants du bien et du mal, le tient à l'écart de tous, mais il arrive que la solitude éveille en son esprit la poésie. A l'époque où le soleil ne se couche plus, au cours des jours sans fin et des nuits qu'emplit, mystérieuse et pâle, une éternelle lumière d'aube, il s'en va chasser l'ours sur les sommets, au pied des glaciers, au plus épais des bois de sapins ou à travers les prairies grasses. Un jour il rencontre Eli, la fille rêveuse de Baard, le riche fermier qui vient garder les troupeaux dans la montagne. Anxieux, mais chastes, heureux de leur ignorance, ils s'aiment dans la splendeur et la sérénité des choses, calmes et confiants comme aux premiers jours du monde. Et, quand la nuit tombée ils se séparent, quand avant l'aurore il attend son amie qui tarde, Arve rêve et, inconsciemment, fait œuvre de poète.

« Presque sans s'en douter, Arve se trouve, en ce moment, occupé à composer une nouvelle chanson sur un air, qui, soudain, s'était offert à lui. Tandis que son cœur troublé se remplissait étrangement de mélodies gracieuses, la mélodie allait et venait à travers sa pensée, les mots se plaçaient d'eux-mêmes, voulaient être chantés, ne fut-ce qu'une fois. »

Cette mélodie populaire, vague et flottante comme le demi-jour, qui, là-bas, enveloppe

les choses et les rend indécises, elle est l'expression spontanée de l'âme inquiète et morbide du paysan norvégien. Par les longues journées d'automne, trempées de pluie, noyées de brume flottante sur qui volontiers chevauche le rêve, une mélancolie navrée fait frissonner tout l'être, tend à les rompre, les nerfs qu'on dirait à fleur de peau. Aussi, toutes les chansons qui courent dans les vallées du centre ou la région des grands lacs, rudes et âpres, souvent aussi sauvages, parfois, que cette danse furieuse qu'aux soirées du dimanche les paysans à moitié ivres exécutent, un couteau à la main, toutes ces chansons se terminent toujours par une chute soudaine dans le mode mineur, le mode douloureux, toutes s'évanouissent dans un sanglot.

Une gaieté printanière, légère et fine, sans chaleur ni force, décevante comme la grâce toujours un peu farouche des paysannes du Telemarken, une sorte de tristesse anxieuse et poignante à laquelle on tente d'échapper par une rêverie vagabonde et farouche comme celle des pâtres solitaires des vallées inférieures ou des pêcheurs de la côte : voilà ce qui fait le fond solide, inépuisable, toujours fécond de la poésie de Grieg, et voilà pourquoi ni l'homme ni son œuvre ne peuvent être compris, si d'on ne possède, au préalable, quelques notions sur le pays.

✦

Il a peu produit, pourtant : moins d'une soixantaine d'ouvrages, courts pour la plupart, en trente ans, mais il y a bien dans le nombre une quinzaine qui sont hors de pair et voisins des classiques chefs-d'œuvre.

Ce sont les moins importantes d'idées, les moins prétentieuses d'allures, qui sont, de toutes les productions de Grieg, les plus charmantes. Bien qu'en effet il ait brisé avec une audace, toute norvégienne le cadre antique et vénérable, mais étroit de la sonate, pour permettre à celle-ci une liberté de rythme qui fait frémir les vieux amis des traditions, bien que même, dans le recueil des « Danses populaires norvégiennes » il ait montré combien son âme d'artiste est mêlée à l'âme commune, et qu'il ait exposé avec une sobriété louable et une simplicité irréprochable, les thèmes les plus caractéristiques de l'art du peuple, c'est surtout dans ses compositions vocales et ses Lieder que se manifestent, dans toute leur grâce, l'énergie souple et la fraîcheur de son inspiration.

Les compositions vocales sont des chants avec accompagnement symphonique. Certaines sont célèbres sous le nom plus particulier que leur a donné Grieg lui-même, de Lieder. Ce sont les perles mélodiques les plus pures et les plus rares que le grand artiste ait sertie. Ce sont de courts motifs, enrichis, le plus souvent, d'un refrain régulier qui revient systématiquement comme une plainte légère ou un doux éclat de rire et dont le thème est une ballade naïve empruntée aux poètes, scandinaves pour la plupart, à Anderssen, à Bjornson, à Ibsen, à Drachmann, mais surtout à Henri Heine. Les qualités musicales qui en font le charme sont captivantes de fine élégance, de gaieté voilée, d'ardeur sensuelle ou de juvénile enthousiasme. Parfois s'y trahit un involontaire souvenir des motifs wagnériens, comme par exemple dans *Aus Fjelds* et *Fjords*, mais le plus souvent elles appartiennent en propre au poète qui s'est fait l'écho fidèle, mais artistique et conscient, des cantilènes d'allure libre et emportée, pleines de jeunesse et d'entrain, que chantent en chœur les filles amoureuses, aux soirs d'été, quand elles vont faire la cueillette des noix dans les vallons pleins de taillis et de cascades. Quelques-uns de ces Lieder, la *Berceuse*, par exemple, ou la *Jeune Princesse*, ou *L'Oiseau d'Amour*, ou la *Chanson de Solweig*, voltigent sur toutes les lèvres scandinaves, de Stockholm à Copenhague, certains sont populaires en Allemagne, quelques-uns sont connus en Belgique. Presque tous sont ignorés à Paris.



Stalheim. — La cascade de Sivlefos.



Eglise de Gols, appartenant au genre désigné sous le nom de Stavekirke.

Toutes ces qualités mélodiques qui font des Lieder et même des sonates de Grieg, des œuvres destinées à l'intimité artistique et non à l'amplitude banale des salles de concert, éclatent au grand jour, malgré les préoccupations symphoniques qui, parfois, semblent les étouffer, dans *Peer Gynt*, un opéra écrit par Grieg, sur cet étrange poème où Ibsen, de son aveu même, a « personnifié le peuple norvégien », sorte de *Faust* scandinave, chez qui l'imagination tue la volonté. Le musicien est inférieur peut-être au poète, parce qu'il est moins sûr de lui-même, moins indépendant que dans ses compositions personnelles, mais l'œuvre n'en renferme pas moins des morceaux de premier ordre.

Peer Gynt est un accident heureux en somme dans la vie artistique du compositeur. Bien qu'admirateur enthousiaste de Wagner, le maître, en effet, il me le disait un jour, pense que l'époque héroïque du grand drame musical est momentanément close et ne se rouvrira qu'à la suite d'une grande évolution humaine, d'où naîtront de nouveaux sentiments. Grieg est avant tout et de son aveu, un mélodiste, pénétré de la profonde et rêveuse mélancolie norvégienne, qui plane sur l'âme comme la note, ou tendre ou vigoureuse, par laquelle il l'exprime et qui court éternellement, sans s'y mêler, à travers l'ensemble harmonieux.

Quelqu'un, Hans de Bülow, je crois, l'a appelé le Chopin scandinave, certains l'ont comparé à Schumann, d'autres à Schubert. En réalité, il est lui-même, original avant tout. Il est la grande âme sonore de la Norvège.

Maurice BIGEON.





MANŒUVRES DANS LA NEIGE EN NORVÈGE

Les fantassins munis de skis sont entraînés par la cavalerie. *Un campement.*

BERGEN (1)

De Voss à Bergen la voie ferrée est pour ainsi dire taillée en corniche aérienne dans les flancs des rochers abrupts; elle est comme suspendue aux parois des falaises qui bordent, d'autre part, le *Vangsvand*, l'*Evangervand*, divers bras de l'*Osterfjord* et du *Sorefjord*, de l'*Haukelandsvand*, du *Grimenvand*, du *Noordaasvand*.

Des lacs, toujours des lacs! — Où donc va-t-on chercher cette eau?

Cette voie fantastique, d'une longueur totale de 100 kilomètres, se replie plusieurs fois sur elle-même, franchit sur des travaux importants, des collines et des rivières, enjambe des ravins, passe par-dessus des rapides ou des cascades sans nombre, s'engouffre dans des gorges étranglées et ne traverse pas moins de cinquante tunnels à la sortie desquels la nature nous ménage chaque fois de nouvelles surprises. C'est, sans aucun doute, l'une des lignes les plus hardies, les plus coûteuses, mais aussi les plus curieuses de l'Europe entière.

D'un bout à l'autre, ce n'est, de notre part, qu'un cri d'admiration, une suite d'étonnements et d'enchantements, une variété indescriptible de panoramas, tour à tour gracieux ou sévères, grandioses ou empreints d'un charme indicible, idylliques ou graves, sombres ou lumineux; de tous côtés: des horizons captivants, tantôt mornes et mélancoliques, tantôt emplis de paix et d'un calme reposant.



Le village de Voss.
Le jardin potager de Bergen.

Puis, aux approches de la ville, apparaissent quelques jolies maisons de campagne, des minoteries, des brasseries, des scieries et même quelques grandes usines sidérurgiques.

Il est 10 heures 3/4 quand nous arrivons à Bergen.

Oh! la charmante, la séduisante, l'amusante petite ville!... Où donc avons-nous lu qu'il y pleuvait toujours? que la pluie y était l'état normal, nécessaire, perpétuel, immuable? Il y fait incomparablement beau, au contraire; il n'y a pas un nuage au ciel, l'air est absolument pur, clair, limpide, transparent comme du cristal de roche.

La première image qui frappe nos regards est celle de *Ole Bull*, à qui l'on a érigé une fontaine pas banale du tout, précisément dans le square devant l'hôtel.

Ole Bull, né en 1810, mort en 1880 — pour les amateurs de biographie — est le plus célèbre des musiciens de la Norvège. L'artiste est représenté debout, sur un entassement de



Le monument d'Ole Bull.

blocs granitiques, le violon à la main; l'œil est inspiré, il improvise, on le sent, un de ces chants divins qui firent sa réputation si grande. A ses pieds une cascade s'échappe du rocher et, au bas, une naïade aux longs cheveux flottants semble surgir d'un abîme où s'engouffre la chute; elle écoute charmée, agenouillée dans une pose extatique et semble vouloir accompagner d'une harpe frémissant sous ses doigts, les mélodies célestes qui la ravissent.

La cascade inonde cette figure en bronze à moitié cachée sous la copieuse nappe d'eau; on devine les formes plutôt qu'on les voit. Et ces eaux ne retombent point dans les vasques, mais se perdent directement dans le sol entre les pierres, comme les eaux de la fontaine du Brabo, à Anvers, et ce n'est pas une des moindres originalités du monument.

Du square, nous tombons tout de suite sur le *Torvet*, une place immense s'élevant, puis redescendant en dos d'âne sur une longueur démesurée, toute bordée de hautes constructions: banques, administrations, offices et maisons de commerce.

Au point culminant de la bosse, la statue de *Christie* qui fut, en 1814, le président du premier storthing norvégien et approuva la convention avec la Suède.

Puis, au loin, tout au fond, là-bas, la vieille ville s'étage en un amphithéâtre de petites maisons coiffées de toits rouges.

Derrière ces maisons et plus haut, beaucoup plus haut, la montagne verte et le ciel bleu.

Tout cela est à la fois si romantique, si joli, si gai, si animé, que nous nous sentons dans les meilleures dispositons du monde pour tout admirer.

Une sorte de *pier* en bois, nommé *Triangelen*, s'avance dans le port; c'est là qu'abordent tous les pêcheurs des environs. On se bouscule pour approcher de plus près, mais nous n'entendons aucun bruit, ni dispute, ni discussion, ni invectives; même dans les débats des marchandages, ces gens du Nord conservent une placidité et un calme imperturbables.



Le Torvet.

Nous avons vu, de nos yeux vu, un pêcheur déposant une douzaine de beaux maquereaux choisis dans le panier d'une cliente, puis, au dernier moment, n'étant pas tombé d'accord avec elle sur le prix définitif de la marchandse, retirer tranquillement ses poissons l'un après l'autre et les remettre dans sa barque, sans une menace, sans une injure, sans un gros mot, sans même un geste de mauvaise humeur. C'est inouï, parole d'honneur!...

Ah! non, certes non, ce n'est pas ici que vous trouveriez de ces poissardes sans vergogne capables de vous eng...uirlander dans ce style savoureux et piquant de nos marolliennes, en même temps qu'elles remontent sans façon des deux bras leurs appas indisciplinés: Jé dé, médémeke... met èwe leeléke mèteko èp èwen erm...

On vend aussi beaucoup de poissons vivants gardés dans des baquets, et ces poissons sont fort intéressants à voir, car la plupart sont très différents des nôtres: il en est des rouges, des jaunes, des verts, des bleus admirables, il en est dont les vives couleurs et les nuances exquises rivalisent avec le merveilleux éclat des plus charmants oiseaux des tropiques. Leurs écailles ne furent cependant point bariolées, que je sache, de même que ces ailes délicates, par les rayons magiques d'un soleil de feu.

Bergen, outre sa flotte marchande, qui n'est pas à dédaigner, est aussi le port d'attache de plusieurs grandes lignes de paquebots, et les



Salle à manger d'un hôtel.

yachts de plaisance, bondés de touristes, y affluent pendant la saison.

L'après-midi nous accomplissons le pèlerinage si chaudement recommandé par tous les « guides » et par toutes les agences, en faisant l'ascension de la jolie colline, connue sous le nom de Floifjeld ou « Montagne de la Girouette ».

La ville, grande comme un mouchoir de poche, encercle ce point central avec ses tours, ses maisons grises aux toits rouges, ses jardins, son vaste port et ses deux petits lacs intérieurs: le Lille Lungegaards vand et le Store Lungegaards vand, autrefois suburbains, aujourd'hui enclavés déjà dans la cité et lui donnant un cachet original de plus; malheureusement, en été, et à marée basse, ils exhalent des parfums rien moins qu'agréables, rappelant un peu les écluses de Heyst-sur-Mer.

La presqu'île de Nordnaes, au profil incliné vers le port, s'aplatit tout à fait et le regard plonge au loin sur la mer et les îles nombreuses dont toutes les côtes sont parsemées.

Derrière nous, le Svartediket, petit lac sauvage et sombre, semble s'abîmer entre les montagnes nues, comme un colossal « trou du

(1) Ces pages, avec les gravures qui les embellissent, sont extraites de *Quatre semaines en Norvège*, par Ed. Verhoost, superbe ouvrage de 400 pages, avec 200 gravures. Prix: fr. 1.50. En vente dans les bureaux du journal.

diable ». De ce côté c'est la morne et affreuse solitude.

Ici, encore tout un monde étrange, à la fois grandiose et mignard, s'agite sous nos yeux. Ce n'est pas seulement la ville paisiblement assise au bord de son fjord, au milieu de campagnes fertiles, c'est encore, au delà, le monde des eaux pareilles à des miroirs d'un vert clair, dont les surfaces se froncent comme des rides aux reflets d'opale et d'argent. Des bateaux à vapeur avec leurs panaches de fumée, de petites barques avec leurs voiles blanches, semblables à des plumes arrachées aux ailes d'un albyon, de petites chaloupes avec leurs rames cadencées, naviguent dans le lointain, allant et venant d'un point de la côte à l'autre, d'une île à une île voisine, se poursuivent, se fuient, s'entrecroisent dans tous les sens.

Sur les bords du fjord et comme baignés par ses flots transparents, dorment de jolis petits villages, de ravissantes maisons de campagne, pas plus grandes que des nids d'oiseaux, environnées de petits champs verts, de petits prés, de jardinets minuscules et de vergers fleuris avec des arbustes presque invisibles.

Et immédiatement au delà de ces villages recommencent les hautes montagnes élevant vers le ciel leurs croupes tragiques. Leurs versants sont couverts de bois touffus qui semblent rangés des uns au-dessus des autres, comme s'ils étaient en mouvement et s'efforçaient à l'envi de se dépasser et de grimper vers de plus hautes altitudes. Ce sont d'abord des arbres au large feuillage vert tendre et, derrière ceux-là, dans la couche d'air plus froide, les pins aux feuilles effilées comme des aiguilles, que leurs troncs droits et leurs branches pendantes font ressembler de loin à de gigantesques candélabres.

A l'horizon lointain et à moitié noyée dans l'azur, se montre çà et là une cime neigeuse des alpes scandinaves.

Sur cette nature imposante et enchanteresse, le soleil — qui verse des torrents de lumière, même sur ses obscurs blasphémateurs — brille d'un admirable éclat pour nous qui le bénissons de toute notre âme, et, des eaux agitées par le sillage des navires, se dégagent des milliers d'étincelles. On croirait voir jouer sur les flots des fontaines ruisselantes de pierreries à côté de pluies d'or et d'argent.

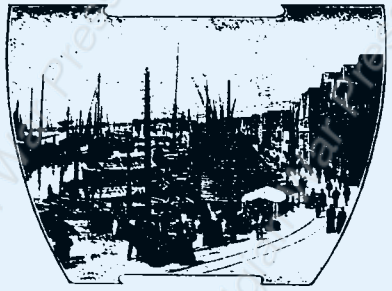
Bergen, nous allions oublier de le dire, compte aujourd'hui près de 80,000 habitants et se développe encore considérablement d'année en année. Malgré sa situation relativement assez septentrionale, la flore y est celle de l'Europe centrale. Son climat est doux et humide, de sorte que l'on peut récolter ici bien des fruits et bien des céréales que l'on chercherait en vain dans l'ouest du pays. Le thermomètre y descend tout au plus et très rarement à 10 degrés en-dessous de zéro, pendant les hivers les plus rigoureux.

Comme presque partout, en Norvège, les champs de culture, la ville elle-même, touchent au désert de la montagne.

Mais quelques vestiges de sa grandeur passée, le caractère de l'antique cité s'est insensiblement modernisé.

Au surplus, la population de cette région se distingue par une vivacité de nature exceptionnelle chez les Norvégiens.

La rue principale de Bergen, la plus commerçante, la plus animée — si pas la plus intéressante — est sans contredit le Strandgaden. Perpendiculaire au Torvet, où elle débouche en face du monument Christie, elle traverse d'un bout à l'autre toute la presqu'île de Nordnaes. De distance en distance, de jolies échappées sur le vieux port, elle est coupée aussi transversalement par d'autres places énormes



Tydskebryggen et vieux port.

— allemendingen — toutes parallèles entre elles. Cette disposition, assure-t-on, a été adoptée pour empêcher la propagation rapide des incendies, car Bergen, bâtie en bois, fut souvent — autrefois surtout — la proie du feu.

Le Strandgaden abonde en magasins luxueux de tous genres : pelleteries et fourrures des pays du Nord, modes et confections de Paris, dinanderies éclatantes, librairies nouvelles, photographies, boisselleries, mais particulièrement bijouteries et joailleries, où l'étranger s'arrête toujours, captivé devant les étalages de ces ravissants bijoux en pâtes d'émaux transparentes, coulées dans une frêle armature de métal doré, si légers, d'aspect si immatériel et qui sont une des plus charmantes spécialités de ce pays.

Le Bergens museet, au bout de la Christiesgade, comprend, au rez-de-chaussée : la bibliothèque et beaucoup d'antiquités préhistoriques, des vases et des meubles artistiquement sculptés, en partie de fabrication hollandaise, quelques vieux tableaux et de nombreux objets du culte des temps passés.

Au premier étage est une très riche collection d'histoire naturelle où sont représentées surtout toutes les variétés de poissons et autres espèces d'animaux propres aux régions hyperboréennes. On y remarque notamment le squelette d'un cétacé qui ne mesure pas moins de trente mètres de longueur et dont la tête a plus de deux mètres de large. On voit aussi ce requin bizarre dont la peau est hérissée d'aiguilles de cristal, le lota, un poisson des abysses, et la « chimère monstrueuse » que l'on a surnommée le « roi de la mer ».

Mais nous avons eu beau chercher, je dois avouer que nous n'y avons pas trouvé l'Iormungadour — fils de Loke, génie du mal, et d'Angerbode, messagère du malheur — cet être fantastique célèbre dans la mythologie scandinave. Le Père universel, ayant prévu les maux que pouvait causer aux dieux mêmes ce monstre né dans le Jotunheim, l'avait précipité dans le fond de la « Grande mer », il s'y accrut si fort qu'il ceignit, dans le fond des eaux, le globe tout entier et parvenait à se mordre le bout de la queue.



Quai d'embarquement.

Derrière le musée est le jardin botanique, d'où l'on jouit encore d'un ravissant panorama.

Un peu plus loin se trouve le Nygaardspark, délicieuse promenade décorée de pièces d'eau, de ponts rustiques et de jolies fontaines. On y a installé récemment un aquarium intéressant, renfermant tous les poissons et monstres marins qui hantent les côtes scandinaves.

Enfin, et nous gardons celui-ci pour la bonne bouche, il y a au quai le musée hanséatique de Obsen.

On peut s'y rendre fort bien compte de ce qu'était un comptoir de la hanse aux XVIe et XVIIe siècles. Dans les appartements de l'époque, les meubles anciens, les ustensiles patiemment recueillis ont repris leurs places respectives, la restauration a été étendue jusqu'aux plus minimes détails. On y voit des appartements privés du patron, des employés, des domestiques, la salle à manger, la cuisine, les bureaux et les magasins avec leurs comptoirs, leurs vieux bahuts, leurs coffres-forts, leurs balances à peser d'or, leurs livres de caisse, les encriers, les plumes, les épées et les gourdins des veilleurs, les falots de rondes, en un mot tout, absolument tout, ce qui constituait une maison de commerce bien outillée pour la vente du poisson au temps de la ligue allemande — jusqu'à la niche du chien de garde.

Comme il était interdit d'avoir du feu et de la lumière dans le corps du logis principal, par crainte des incendies, il y avait sur le derrière, près du potager, un local spécial où se réunissaient patriarcalement tous les habitants de la maison.

C'est une des plus fortes visions des temps passés que l'on puisse éprouver, l'on y vit pendant une heure ou deux dans un rêve du monde disparu et, malgré vous, le souvenir du Musée Plantin, à Anvers, se présente immédiatement à votre esprit. Ils sont certes d'un et l'autre bien différents, mais il existe néanmoins entre les deux archaïques demeures, un lien de parenté sensible.

Pour être tout à fait complet et en terminer avec les discriptions de la ville, ajoutons encore que les églises de Bergen, de même que celles de Christiania, n'offrent absolument rien de caractéristique.

La cathédrale est un vieux temple conventuel du XIIe siècle, restauré il y a quelque vingt ans. C'est un mélange hybride de roman et de gothique. Cette cathédrale porte le nom de Sant-Olaf i vaagbunden. Par respect pour ce personnage vénéré, on est prié de ne pas traduire : « Saint-Olaf, le vagabond ».

Dans les environs plusieurs écoles et les hôpitaux, dont un pour lépreux.

Ils sont encore assez nombreux dans le pays, nous affirme-t-on, ces pauvres êtres que ronge lentement l'horrible maladie dont le moyen âge osait à peine prononcer le nom et dont ce nom seul semble aujourd'hui un anachronisme. Une alimentation défectueuse ou insuffisante prédispose les habitants à la contagion. L'abus du poisson salé ou gâté, l'absence de légumes rafraîchissants, la misère, les privations, sont sans doute les causes principales de ce fléau.

Non loin de là, au cimetière de la ville, les admirateurs du talent de Paganini et de Sarasate peuvent aller verser un pleur sur la tombe d'Ole Bull.

On ne peut quitter Bergen sans se rendre à Fantoft, afin d'y visiter la petite pagode en bois ou stavekirke, provenant de Fortun sur le Lysterfjord (Sogn) et transférée ici au milieu d'un parc privé, mais accessible au public, même sans autorisation spéciale.

Le Rêve de Gilberte

par Ed. LA GARDE.

(*Suite.*)

Comme elle se formait ce vœu, une fenêtre du premier étage de la maison de M. Dréhance s'ouvrit et Gilberte apparut distinctement.

Rachel tressaillit et ses yeux s'attachèrent troublés sur cette subite apparition et y restèrent fixés en une muette contemplation. C'était sa fille!... il n'y avait pas de doute, car elle lui retrouvait dans le visage les traits de ses années d'enfant!... Gilberte avait remarqué de son côté cette dame qui la regardait obstinément, mais la mère coupable n'osa pas soutenir ce regard si pur qui se portait sur elle et elle s'enfuit honteuse...

Elle revint presque quotidiennement épier la maison de M. Dréhance, cherchant à revoir la jeune fille pour laquelle, dans son cœur, maintenant vide de toute affection, elle sentait naître une réelle tendresse maternelle. Elle ne fuyait plus quand Gilberte apparaissait à sa fenêtre; elle la contemplait de ses yeux qui étaient toujours restés beaux, clairs et fascinants; elle lui souriait même et il lui semblait que son sourire était amicalement accueilli.

De jour en jour, elle s'enhardissait et nous avons vu comment, insinuante et malicieuse, elle était parvenue, par des paroles aimables, des attentions délicates qui s'adressaient à la coquetterie de la jeune fille, à conquérir les bonnes dispositions de Gilberte, que cette aventure intrigniait et charmait pour ses côtés mystérieux et romanesques.

Rachel avait été informée par les journaux de l'arrestation de Michel Dréhance et de suite elle avait vu dans ce triste événement une occasion propice et inespérée pour se rapprocher de son enfant. Aussi s'était-elle hâtée de mettre cette occasion à profit et de faire à Gilberte une visite que les circonstances pouvaient justifier.

— J'ai appris, chère Mademoiselle, lui dit-elle d'un ton affectueux et attendri, en lui serrant avec effusion les mains, le malheur qui vous frappe, et je me suis permise, dans ces douloureuses circonstances, de vous assurer de toute ma sympathie... C'est dans l'infortune que le besoin de soutien et de consolation se fait sentir et on ne les rencontre souvent pas chez ceux qui se sont dits vos amis dans la prospérité... Je vous exprime en même temps le vœu le plus sincère de voir Monsieur votre père rendu au plus tôt à votre affection, libre et absous par la justice!...

A l'évocation de son père, Gilberte éclata en sanglots et d'une voix brisée :

— Oh! merci, Madame, répliqua-t-elle, pour cette marque de bonté que vous me témoignez à moi qui ne suis qu'une étrangère pour vous!...

A ce mot d'« étrangère » Rachel eut comme une crispation qui manifestait une protestation intérieure; elle fit un pas en avant, et comme poussée par une impulsion dont elle n'était pas maîtresse, elle applica sur le front de son enfant un baiser qu'elle avait plaisir à prolonger.

Gilberte, heureuse de trouver dans son malheur et dans sa solitude un cœur compatissant, et séduite par le charme extérieur et la délicatesse de sentiments de sa visiteuse, répondit à ce baiser en se jetant dans les bras de celle qu'elle ignorait être sa mère.

— Oh! Mademoiselle... ou plutôt Gilberte, ma chère Gilberte, — permettez-moi de vous appeler de ce nom, — à mon tour de vous dire merci pour toutes les joies que vous me faites goûter en ce moment, fit Mme Dréhance, qui avait peine à cacher la profonde émotion qu'elle éprouvait... Dans l'état où vous êtes, je crois qu'un peu de distraction vous serait nécessaire... Puis-je vous demander si vous ne voyez aucun inconvénient de m'accompagner dans une petite promenade... Ma voiture m'attend près d'ici.

Cette proposition était faite d'un ton si engageant, et d'autre part, la jeune fille était si anéantie, avait l'esprit si désemparé, qu'elle semblait ne plus s'appartenir.



— Un peu d'air me ferait, en effet, grand bien, Madame, murmura-t-elle, et après s'être rapidement et modestement habillée, elle se laissa emmener sans réfléchir à ce qu'elle faisait, et monta dans la voiture qui stationnait au dehors.

A ce moment, Georges de Maulsort, qui s'était empressé de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de faire une visite à Mlle Dréhance, pour lui rendre ses devoirs comme avocat, en ces pénibles circonstances, n'était plus qu'à quelques mètres de l'habitation de l'industriel. Il eut un soubresaut de surprise en voyant s'avancer sur le perron, l'une soutenant l'autre, Gilberte et la femme, en qui il reconnut immédiatement la maîtresse de son père. Il restait là, au milieu de la rue, comme hébété, quand la voiture passa devant lui; puis il se mit machinalement à lui emboîter le pas, et comme elle allait à une allure modérée, il put aisément la suivre; il était tellement ahuri de cette rencontre qu'il s'en allait automatiquement, les idées troubles et confuses.

Après une demi-heure de marche, la voiture fit halte devant un hôtel avenue Louise, et il reconnut, avec une non moins vive stupéfaction que cet hôtel était celui où son père avait habité et qui depuis des années était sous la garde d'un concierge. Il s'arrêta également, remarqua que les persiennes étaient levées, quelques fenêtres ouvertes et que tout indiquait que la maison était de nouveau occupée.

Intrigué, il attendit, et, tout à coup, vit son père apparaître au balcon, jetant un regard au dehors et examinant avec curiosité Mlle Dréhance, qui, soutenue par Rachal, pénétrait à l'intérieur.

A cette vue il reste atterré et immobile pendant quelques instants au milieu de la rue; puis, articulant en lui-même des mots sans suite, le regard fixe, la tête en feu, le cœur frappant avec force dans sa poitrine, il rebroussa tout à coup chemin à grandes enjambées, ayant hâte de rentrer chez lui pour mettre un peu de calme et d'ordre dans son cerveau en ébullition.

Le retour de son père en compagnie de cette femme, certes! l'irritait et l'indignait! Mais ce fait en lui-même l'aurait laissé assez insensible s'il ne se compliquait de cette chose stupéfiante, horrifiante, qu'il avait vue, de ses yeux vue et qui l'affolait au point que parfois il se demandait si ses sens ne l'abusaient et s'il n'était pas victime d'une méprise ou d'une hallucination! Mais non, il devait se rendre à la réalité. Il avait bien aperçu Mlle Dréhance sortir de chez elle avec cette personne et rentrer ensuite chez son père!... Quels rapports, quelle liaison pouvait-il exister entre cette créature éhontée et impure, et Gilberte, cette idéale jeune fille à l'âme si candide et si virginale?... et cette question se posait mille fois à son esprit bouleversé et confondu comme une insondable et épouvantable énigme!...

Il sentait le besoin de décharger son cœur des doutes, des souffrances, des tortures qui l'obsédaient, de chercher à faire la lumière, si possible, sur les incompréhensibles événements du jour, et il se rendit auprès de sa tante, sa bonne conseillère qui travaillait en ce moment à des ouvrages destinés aux malheureux.

La vieille demoiselle, dès qu'elle l'aperçut, remarqua sa figure consternée, son regard triste et fiévreux.

— Eh bien! Georges, dit-elle avec anxiété, tu sembles préoccupé?...

— Il y a bien de quoi, ma tante!...

— Que veux-tu dire?

— Sans préambule, j'ai à t'annoncer que mon père est de retour à Bruxelles, et pas seul, comme tu le penses bien...

— Ah! se contenta de répondre Mlle Duvernoy.

— Mais cela me serait assez indifférent... Mon père a oublié depuis longtemps qu'il a un fils et je lui rends la pareille... J'ai une autre chose à te révéler, qui me tient plus à cœur et qui va peut-être te surprendre autant qu'elle m'a stupéfié moi-même.

— Parle, Georges!... tu m'intrigues et m'alarmes en même temps, à cause de ton air tragique.

— Tu connais de nom, au moins, l'industriel Dréhance?

A ce nom, Mlle Duvernoy releva la tête, et son visage manifesta la surprise.

— Monsieur Dréhance ne m'est pas inconnu, en effet, répondit-elle.

— Tu sais peut-être également qu'il a une jeune fille?

— Mlle Gilberte, riposta vivement la tante... Nous faisons partie de la même société de bienfaisance... Mais pourquoi me demandes-tu cela?

(*A suivre.*)

Produits belges « BELGIK » (marque déposée)

CUBES BOUILLON, SEL DE CELERI
Piment, Sauce anglaise, etc.

Manufacture à Bruxelles (St-Gilles)
32, avenue Jef Lambeaux, 32
Trams 81, 82, 49, 14, 9, Vicin. Place Rouppe et Economiques Place Van-Meenen. (1516)

Les femmes norvégiennes

Elles sont vêtues d'un jupon court en étoffe sombre, bordé de deux larges galons dorés, la taille est recouverte d'une chemisette blanche à manches bouffantes, souvent relevées jusqu'aux coudes : là-dessus, un corsage-corselet en drap rouge, également brodé d'or, avec broderies de toutes les couleurs de l'arc en ciel.



Le costume se complète par d'immenses broches à chaînettes, une ceinture brodée avec boucles et un coquet petit tablier blanc. Dans les cheveux, un simple ruban. Les femmes mariées seules sont coiffées d'un ample mouchoir, d'une blancheur immaculée, aux larges ailes déployées retombant sur la nuque.



De cette manière, on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

La parure d'une « épousée » en Norvège représente un prix considérable; le diadème seul vaut souvent plus de 200 couronnes; le corsage est garni d'agrafes d'agent doré, larges comme des fermeaux de chapes, parfois rehaussé de pierreries, de boutons ciselés et de chaînettes. Au cou est suspendu un grand médaillon en filigrane de style byzantin; la ceinture, ordinairement de drap rouge ou vert, est constellée de rosaces et de plaques carrées d'argent estampé ou guilloché.

En général, toutes les pendeloques accrochées à ces ornements étranges dérivent des trois types principaux qui sont : le losange, l'anneau et le petit disque concave, poli et brillant, semblable à un minuscule boîtier de montre. Ces diverses pièces se retrouvent soudées en nombre sur les bagues de fiançailles, les gobelets d'argent, les boucles d'oreilles, les broches, etc.

La Norvégienne de la campagne aime à se couvrir littéralement de dorures qu'elle porte dans toutes les circonstances solennelles; seule la couronne monumentale, et peut-être aussi la ceinture surchargée à l'excès, paraissent uniquement réservées pour les cérémonies nuptiales.

On ne constate pas sans surprise le luxe de parure déployé par ces populations scandinaves aujourd'hui peu fortunées et généralement douées de goûts simples et modestes. Cet amour exagéré pour tout ce qui brille ne doit cependant pas être considéré comme une conséquence de la civilisation moderne; il résulte plutôt d'un effet d'atavisme et constitue un caractère de la race. Les paysans suédois et norvégiens ne sont en cela que les continuateurs des Orientaux et des vikings, leurs ancêtres.

Ornements d'autrefois

La province de Namur est, entre les provinces belges, la plus riche en vestiges de l'occupation romaine, et, parmi ces vestiges, les plus curieux sont les bijoux, admirablement conservés pour la plupart, qu'ont mis au jour les fouilles de la société archéologique.

Les femmes de l'époque romaine étaient coquettes, leur écrin ne renfermait, sauf rares exceptions, ni objets d'or, ni objets d'argent, mais le bronze, discipliné par des artistes habiles, se plaît à toutes les fantaisies et son ton, un peu sévère, était relevé par divers procédés, dont l'étamage et l'émaillerie. Pour fixer leurs cheveux, les femmes se servaient d'épingles en os, habituellement surmontées d'une tête en pomme de pin.

En Belgique, l'os fut rapidement abandonné pour le bronze. Les épingles ont de douze à vingt centimètres de longueur; la tige ronde à sa naissance, devient carrée en approchant de la tête et celle-ci affecte des formes variées, dont les plus communes sont une patule, un fleuron, un grand ovoïde orné de crochets en tête de chou.

Les bracelets sont plus rares. Faits d'un ruban de bronze revêtu, à l'extérieur, d'un ornement très simple, composé de stries et de petits cercles gravés au burin, ils sont munis, à leur extrémité, d'un crochet qui s'adapte à un œillet placé à l'autre bout. D'autres offrent l'imitation d'une corde formée de plusieurs fils de bronze contournés en spirale et terminés aux extrémités par un bouton sphérique; chez quelques-uns, le métal avait été primitivement blanchâtre, par suite d'un fort alliage d'étain; leur tige, fine et ronde, se termine par une boule taillée à facettes.

La plupart des anneaux recueillis dans les tombeaux de cette époque portent au chaton une intaille sur pierre dure ou sur verre. La véritable intaille était généralement gravée sur agate, de façon plus ou moins correcte, à l'aide du touret ou de la meule. Pour la fausse, on imprimait sur une pâte de verre, avant son refroidissement complet, le surmoulage d'une intaille authentique et l'on obtenait ainsi une imitation assez réussie pour tromper au prime aspect. Le diamètre des miroirs métalliques à main variait de dix à dix-huit centimètres. Ils étaient encadrés de bois ou munis d'un manche en métal, et ils ont conservé dans la terre un éclat incroyable. Les colliers n'étaient portés que par les femmes et les jeunes filles aisées. Ils se composent habituellement de perles en terre cuite et en verre; chez celles-ci, la grosseur varie beaucoup, ainsi que la nuance; celles-là sont très résistantes, côtelées et d'un ton bleuâtre. On voit à Namur un collier formé de trente-cinq perles de verre alternées, d'un brun jaunâtre et bleues. Un autre collier, qui appartint probablement à une fillette, est constitué de petites perles hexagonales, d'une pâte très fine et très blanche, recouverte, chez trois d'entre elles, d'une feuille d'or; des petits tubes en verre bleu sont intercalés entre chaque perle blanche. Quant à l'objet de toilette appelé fibule, c'est la broche et l'épingle de sûreté d'aujourd'hui; destinée à agrafer et à retenir les parties du vêtement, la fibule fut un objet d'utilité servant aussi de parure.

Il n'est pas, dans l'Europe septentrionale, de contrée où les fibules ont été retrouvées si nombreuses que dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Les fouilles pratiquées dans les ruines de la ville d'Anthée et dans la commune de Flavion ont donné plusieurs centaines de fibules ordinaires, étamées ou émaillées; ces dernières d'une perfection étonnante.

HARENGS SAURS

Ils sont de bronze, ils sont de cuivre, ils sont [d'acier,
Cabossés, bosselés, sous des ors qui s'éteignent
Comme un riche jouet délabré qu'on dédai- [gne...
Ils sont le grand joyau rare des épiciers.

Ah ! c'est bien le poisson magique des légendes
Des noirs coulent autour des boursuflures d'or
Et dans l'obscurité qui les rehausse encor
Ils sont de cuivre ardent dans les toiles fla- [mandes.

Et splendides, huileux d'un vernis violet,
On les croit échappés, ces beaux poissons des [mythes,
A la trame de feu d'une soie annamite
Ainsi qu'aux mailles d'or d'un somptueux [filet.

Edmond Cojon.



EAU DENTIFRICE
EN FLACONS
—
Pâtes dentifrices
en tubes et boîtes
—
L. POOL & Zonen
AMSTERDAM

Se méfier des imitations nombreuses que son succès a fait naître.

RECETTES DE CUISINE

Pommes de terre rissolées.

Faire cuire à l'eau bouillante salée. Veiller à ce qu'elles ne tombent pas en pièces, les faire roux dans du beurre. On peut les faire cuire avec la peau. Les peler après cuisson et les rôtir comme ci-dessus.

Purée de pommes de terre.

Cuire à l'eau bouillante salée, les égoutter, les passer ou les écraser finement, ajouter du lait ou de l'eau, un morceau de beurre, du poivre et un jaune d'œuf.

Pommes de terre en pain.

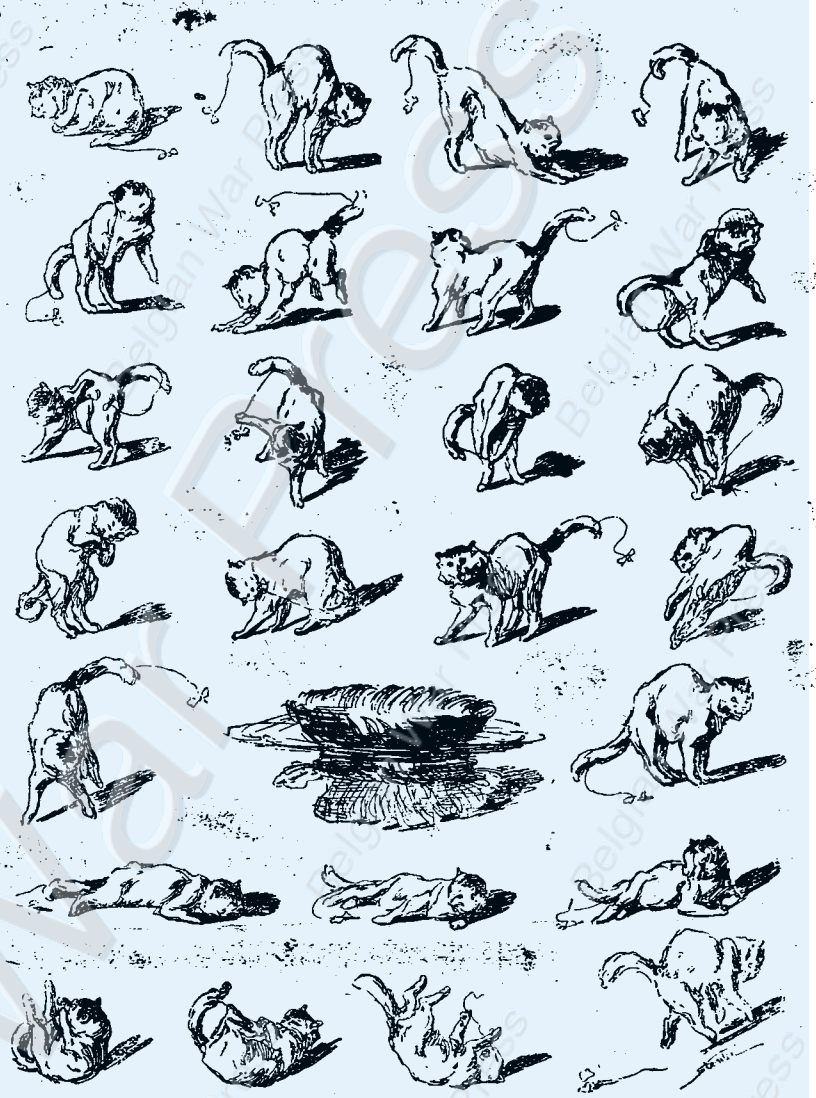
Même préparation que ci-dessus. Mettre la purée dans un plat avec un morceau de beurre.

Croquettes de pommes de terre.

Préparer une purée comme ci-dessus, mais s'abstenir d'y mettre du lait ou de l'eau, ajouter deux œufs et un bon morceau de beurre, sel, poivre, noix muscade, travailler la pâte, en faire de petits barils ou rouleaux, les passer dans le blanc d'œuf, puis dans la chapelure, et les faire roussir dans la friture bouillante. Les servir entourées de persil en branches.

Pommes de terre duchesse.

Faire une purée comme pour les croquettes, préparer des petits carrés ou des losanges, étendre au-dessus un blanc d'œuf et faire cuire dans une lèchefrite avec un morceau de beurre. On peut aussi mettre les pommes de terre dans une platine à tarte, bien les égaliser et étendre du blanc d'œuf, faire roussir au four, après cuisson diviser en losanges ou en carrés, et servir en couronnes sur un plat ou comme garniture d'un autre plat, d'un filet jardinière par exemple.



JEUX D'ESPRIT

Réponses aux questions posées dans notre dernier numéro.

MOTS CARRES

A D E N
D O R E
E R R E
N E E R

TRIANGLES JUMEAUX

X
L A
D U N
L U I T
X A N T H I P P E
I S E O
P E U
P O
E

MOTS EN LOSANGE

C
S A S
D A N T E
S A T R A P E
C A N R O B E R T
S T A B I E S
E P E E S
E R S
T

CARRES JUMEAUX

R U M B
U N I **R**
M I C A
B R A B A N T
A M O U
N O T E
T U E R

REBUS

Quand les chats sont partis les souris dansent.

RECETTES MÉDICALES

Diarrhée. — Pour la faire cesser, on peut manger du riz pas cuit tout à fait et quelques œufs durs, — 2 ou 3 suivant les forces.

Désinfectant. — Il est prudent, après toute maladie d'enfant ou de grande personne, de désinfecter les chambres. Un moyen simple, peu coûteux et n'abîmant rien, consiste à verser dans une soucoupe de l'eau à laquelle on ajoute un peu de formol. Si les vapeurs que cela produit font gratter la gorge d'une des personnes présentes, c'est une preuve qu'il y a trop de formol dans la soucoupe, et il suffit alors d'y ajouter un peu d'eau.

×

Empoisonnement par les moules. — Dès que l'on sent des symptômes de douleurs, en attendant l'arrivée du médecin qui est indispensable, on doit prendre quelques gouttes d'éther sur du sucre, puis une limonade légère avec un peu de camphre broyé.

×

Entorse. — Lorsqu'on s'est tordu le pied ou le poignet, on doit le tremper de suite dans de l'eau salée très chaude et exercer une pression sur la partie gonflée, en remontant toujours vers le cœur. Cette simple précaution peut préserver de toute complication.

MOTS DE LA FIN

Deux messieurs très bien se rencontrent sur le boulevard.

— Qu'ai-je appris? Comment, l'été dernier, à votre maison de campagne d'Ahin, madame est tombée de son canot dans la Meuse et a failli se noyer?

— Ne m'en parlez pas!... répond le sensible mari... j'étais présent, et cela m'a tellement bouleversé que j'ai manqué de présence d'esprit... Je lui ai tendu la main.

— Et vous l'avez ramenée à bord?

— Hélas, il faut se méfier d'un premier mouvement.

×

— Sais-tu, demandait B... à son ami Michel, quelle fatidique affinité et quelle étrange différence existent à la fois entre un maçon et un condamné à mort:

— C'est le pont aux ânes.

— Passe dessus.

—Tu le veux? Eh bien, ils se ressemblent, puisqu'ils sont tous les deux forcés de monter sur l'échafaud.

— Le premier...?

— Pour vivre.

— Le second...?

— Pour mourir.

Imprimerie de l'*Echo de la Presse Internationale.*